

Joseph-Damase Chartrand (1852-1905) La curieuse histoire de l'éclipse d'un géant

Cosette Marcoux et Jacques Boivin

Numéro 91, automne 2007

Tant d'histoires à raconter!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcoux, C. & Boivin, J. (2007). Joseph-Damase Chartrand (1852-1905) : la curieuse histoire de l'éclipse d'un géant. *Cap-aux-Diamants*, (91), 21–25.

JOSEPH-DAMASE CHARTRAND (1852-1905)

LA CURIEUSE HISTOIRE DE L'ÉCLIPSE D'UN GÉANT

PAR COSETTE MARCOUX ET JACQUES BOIVIN

Oici trois questions fondamentales sur la littérature, l'édition et le journalisme québécois, suivies par d'étonnantes révélations.

Quel écrivain québécois a obtenu le plus grand succès littéraire en France au XIX^e siècle? Son premier livre a d'abord paru en feuilleton dans *La Patrie* de Montréal, avant d'être repris par un éditeur parisien (Plon) et connaître de multiples réimpressions. Tout un exploit. Mais ce n'est pas tout. Son deuxième livre, publié par un autre éditeur de l'Hexagone, a obtenu un succès semblable (dix éditions). Qui est-ce?

Vous donnez votre langue au chat? Essayez la deuxième question. Qui a fondé, dirigé et édité la revue littéraire la plus moderne à paraître au Québec durant le XIX^e siècle? Si cette revue n'a duré que quatorze numéros, par contre, elle contenait les œuvres des meilleurs écrivains et dessinateurs de l'époque, dont Arthur Buies et Raoul Barré.

Passons à la troisième question. Quel chroniqueur prolifique a publié dans plus de 25 journaux et revues au Québec, en Algérie, en France, en Ontario et aux États-Unis, écrivant tout aussi bien en anglais qu'en français? Pionnier des écrits intimistes et autobiographiques, il est natif de Saint-Vincent-de-Paul, aux abords de la rivière des Prairies. Que diable était son nom?

Ces trois questions ont une seule et même réponse : Joseph-Damase Chartrand, dit Chartrand des Écorres. Voilà déjà 100 ans que les traces de ses accomplissements ont été effacées. Son parcours fut pourtant exceptionnel, mais c'est comme si un destin maléfique s'était écrasé sur lui afin de broyer son souvenir. Les quelques mentions qu'on retrouve à son égard sont souvent truffées d'erreurs, augmentant le mystère qui l'entoure. Au milieu du XX^e siècle, *Le Petit Larousse canadien* daigne bien le mentionner, mais le prénomme Joseph Demers, plutôt que Joseph-Damase. La moitié des références en bibliothèque parlent de Chartrand des Écorres, l'autre moitié, de Charles des Écorres. Même son épouse en souffre, alors qu'Ernestine devient Augustine.

Quel crime a-t-il donc commis pour ainsi sombrer dans la confusion et l'oubli? Ses talents et son courage suscitent l'admiration de ses contemporains, mais aussi la jalousie. En 1897, à l'aube de la cinquantaine, plus personne ne veut l'engager à Montréal. Un cartel s'est formé contre lui. *Persona non grata*, il finit par accepter un poste d'enseignant à Kingston. Lorsqu'il tente de revenir à Montréal, l'orage éclate. « On me souriait à



Photo de Joseph-Damase Chartrand parue dans *La Revue nationale*, février 1895.

Montréal », écrira-t-il dans *La Patrie*, « on me traîne dans la boue depuis que j'ai tourné le dos. Des racontars de toutes sortes circulent sur la rue et dans les journaux. » Chartrand ne pourra retourner à Montréal et il s'éteindra à Kingston, en 1905, rejeté de ses compatriotes, mais laissant derrière lui une œuvre parfois très personnelle, parfois même visionnaire, mais toujours divertissante.

Dans ses écrits, Chartrand parlera souvent de sa jeunesse comme de la période la plus heureuse de sa vie. Il est né en 1852 dans une maison construite par son père, Joseph Chartrand, entrepreneur en construction. C'est à la main de ce Joseph père que l'on doit le pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, ainsi que d'autres réalisations qui font le patrimoine de cette ville. La maison de naissance de Chartrand est encore là, solide comme un roc, plus de 150 ans plus tard. Sauf que « la grande pelouse qui la précède » décrite par Chartrand a été remplacée par un minuscule trottoir le long duquel dévie légèrement le boulevard Lévesque.

Enfant, Chartrand avait tous les talents, autant du point de vue mental que physique. C'était un gaillard costaud à l'esprit alerte et la main habile. Mais quel tempérament! Sa plus forte qualité fut aussi son pire défaut : Chartrand était un passionné. De là viendront toutes ses mésaventures, car il croquait dans la vie à pleines dents, voulant tout essayer, puisque tout lui réussissait.

Dès son jeune âge, il raconte que « j'osais écrire des lettres incendiaires aux jeunes filles du village. » C'est l'interception par un professeur d'une « missive fâcheuse dans laquelle je semais le trouble au sein d'une honnête famille » qui lui apportera sa première critique littéraire. Genre bûcher de la dérision. Chartrand se révoltera et tentera de fuir l'école. « Quoi, de nos jours, on trouve encore des gamins arriérés, idiots, qui obéissent à leurs professeurs! » On peut déplorer que la « missive fâcheuse » n'ait pas survécu, mais Chartrand racontera par contre deux de ses aventures amoureuses subséquentes. On cherchera en vain, dans toute la littérature québécoise du XIX^e siècle, d'autres écrits d'une telle candeur sur la passion amoureuse adolescente ou d'une sensualité aussi moderne.

Ainsi, lorsque campé dans les prairies du Texas, la femme d'un officier cherche à le séduire : « Sa bouche, rouge et sanguine, palpète dans des enroulements voluptueux ». On comprendra que de tels passages sulfureux soient alors introuvables au Québec, lorsque l'on sait que l'abbé Henri-Raymond Casgrain a fait disparaître les mots « en amour » et « collée sur son sein » (il s'agit du sein d'un curé) de son édition du premier roman québécois, *L'Influence d'un livre* (qu'il renomma *Le Chercheur de trésors*).

Certains clichés tenaces en prennent pour leur rhume. Si l'opinion populaire veut que les

femmes d'antan tombaient dans les pommes pour un rien, dans les faits, c'est Chartrand, le jeune homme costaud, qui s'évanouit derrière la meule de fromage à la vue d'Angèle — son premier amour. Et si l'on persiste à croire que les femmes d'autrefois étaient réservées, soumises et peu portées sur la chose, alors on lit avec stupéfaction comment Angèle et la femme de l'officier s'y prennent afin de séduire le beau mâle qu'est Chartrand. Même aujourd'hui, on reste pantois devant une telle ardeur et une telle persévérance dans le désir.

LE MILITAIRE

Le tempérament fougueux de Chartrand, et son esprit d'aventure, le feront voyager et adopter d'innombrables métiers : épicier, briquetier, lunetier, conducteur de tramway, draveur, comptable, secrétaire... Ce qu'il lui faudra enfin pour canaliser ses énergies et discipliner son esprit, c'est l'armée. Là, il gravira tous les échelons : capitaine chez les Carabiniers Mont-Royal, capitaine dans l'armée française, tireur d'élite, il combatta en Indochine (aujourd'hui Viêt Nam) et obtiendra la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

C'est alors que, sergent-major dans la Légion étrangère en Algérie, il commencera à concentrer ses énergies débordantes dans l'écriture. En 1880, à l'âge de 27 ans, il place son premier article dans un journal. Dans les 25 années qui suivront, il publiera près d'un millier d'articles sous une dizaine de pseudonymes, principalement au Québec, mais aussi aux États-Unis, en France, en Algérie et en Ontario. En 1887, Plon publie son premier livre, *Expéditions autour de ma tente*, préalablement paru en feuilleton dans *La Patrie* de Montréal. C'est le succès. Les nombreuses critiques parues en France seront d'ailleurs reprises dans *La Patrie*.

Mais la critique québécoise signale quelque furtive méfiance. Dans *La Minerve* de Montréal, J. Desrosiers démolit les *Expéditions* de Chartrand avec zèle et condescendance. « Il aurait mieux fait aussi, à coup sûr, de supprimer les pages où il raconte ses amourettes de jeune homme et ses aventures de galant troupière. C'est bien, je suppose, dans le genre militaire et conforme au goût qui règne aujourd'hui en France. Mais nous, gens arriérés, en sommes encore à trouver ces folichonneries-là peu convenables. La vie du soldat doit fournir des souvenirs plus nobles et plus intéressants. »

S'ensuit une réplique sarcastique où Chartrand donne raison à son bourreau, sous prétexte qu'il se doit de l'amadouer, puisqu'il a un second volume sous presse! « Pas une ligne de mon prochain bouquin ne sera imprimée sans être pesée, parée et rendue digne de l'austérité du lecteur de *La Minerve*. » Mais il se permet de relever l'éloquent contraste. « Ce qui me console un peu, cependant, c'est l'amabilité d'un certain nombre de littérateurs et critiques français, qui quoique pas

Dessin Alonzo Ryan
paru dans *La Revue nationale*, janvier 1896.



cotés si bêtes que cela, ont bien voulu trouver une certaine originalité dans mes écrits. »

Tel que promis, Chartrand signe l'année suivante son deuxième livre, *Saint-Maixent*, chez l'éditeur Henri Charles-Lavauzelle de Paris et Limoges. Son troisième livre, *Au pays des étapes*, paraît chez le même éditeur en 1892, à quel moment le précédent (*Saint-Maixent*) en est déjà rendu à sa septième édition. Comme son premier livre, ce sont des recueils d'anecdotes personnelles, rédigées avec vivacité et teintées d'ironie, commentant les petits travers de la vie en accentuant la psychologie des personnages, leurs émotions et tous les états d'âme qui les poussent à agir. Et voilà que deux autres titres sont annoncés « en préparation » dans *Au pays des étapes*. Avec *L'officier d'infanterie chez lui* et *Nos Chasseurs alpins*, Chartrand aurait eu cinq titres à son actif. Mais ni l'un ni l'autre ne verront le jour, car Chartrand prépare un changement de cap radical.

LA REVUE NATIONALE

La même année que paraît son troisième livre, Chartrand revient au Québec. L'accueil chaleureux qu'il y reçoit le touche. Ses nombreuses chroniques dans les journaux québécois, ses succès littéraires et militaires en France l'ont fait connaître et apprécier. Il est conférencier invité un peu partout dans la province. Ce sont les grandes retrouvailles et Chartrand songe à une nouvelle entreprise qui mettra la vie culturelle québécoise au centre de ses préoccupations.

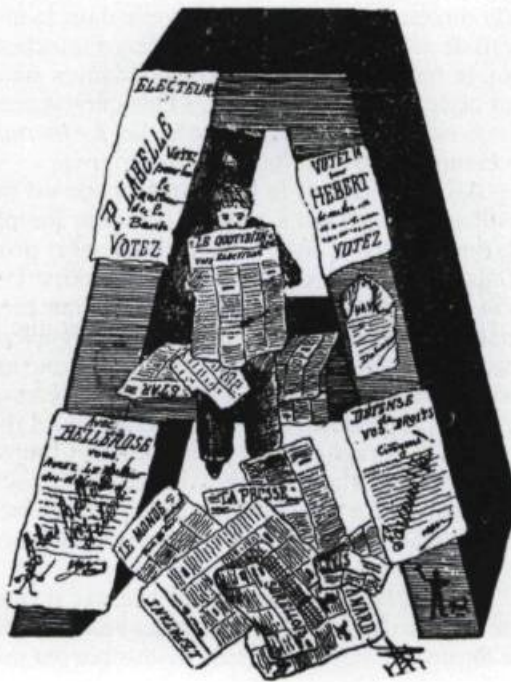
Alors au début de la quarantaine, Chartrand est au seuil de sa maturité intellectuelle. Ce n'est pas sans efforts personnels d'étude et de recherche qu'il a construit sa carrière d'écrivain. Dans les baraques de l'armée, il étudiait l'allemand et l'arabe, lisait grammaires, lexicologies et traités de littérature, recevait des journaux et des revues de plusieurs pays. Foncièrement autodidacte, il s'est familiarisé avec la nature politique et culturelle du monde entier. C'est ce savoir qu'il rapporte avec lui au Canada, bien décidé à le mettre en œuvre.

C'est ainsi qu'en février 1895 paraît à Montréal le premier numéro de *La Revue nationale*, fondée, publiée et dirigée par Chartrand. Tous ses acquis militaires et littéraires y sont mis à contribution. Alors que, deux ans auparavant, il dirigeait plus de 400 soldats dans un fort des Alpes, maintenant il dirige 71 collaborateurs dans l'aventure audacieuse (mais périlleuse) d'une revue québécoise. Ce ne sont pas les autres revues canadiennes avec leurs optiques et contraintes locales qui lui servent de modèle. Chartrand s'inspire des meilleurs périodiques de l'époque : *Scribner's*, *Harper's*, *la Revue des Deux Mondes*. Il cherche à créer pour le Canada une revue de calibre international. Mais ce sont bel et bien des Québécois qui en fournissent les textes et les dessins, dépeignant la réalité canadienne dans un contexte mondial.



■ Maison natale de Joseph-Damase Chartrand à Saint-Vincent-de-Paul, Laval. Photo Jacques Boivin, juin 2000.

Le début est fulgurant et les abonnements affluent. Dans sa chronique pour *La Revue nationale*, Arthur Buies étale candidement le programme. « Dites à madame Chartrand que nous allons faire de *La Revue nationale* une revue essentiellement canadienne, tout en étant française », dont le but est « de vaincre les entraves inutiles apportées à notre essor » et de « présenter aux lecteurs de tous les pays, quels qu'ils soient, où on lit le français, autre chose que les sujets antédiluviens, les commérages dilués et les puérités qui font la pâture ordinaire de nos publications, en dehors des articles empruntés et de ceux que l'on bâtit avec ceux-ci. »



■ Illustration de A. Du Nouÿ parue dans *La Revue nationale*, mai 1895.

Page couverture de *La Revue nationale* (janvier 1896), dont Chartrand était l'éditeur et le rédacteur en chef. Noter le traitement laïque (absence de symboles religieux) du thème « numéro de Noël ». Dessin non signé, fort probablement de Raoul Barré (1874-1932).



Si Chartrand lui-même, sous huit pseudonymes, est l'auteur le plus productif dans *La Revue nationale*, la seconde place revient à Robertine Barry, pionnière féministe du XIX^e siècle québécois. Sous son nom de plume « Françoise », elle transforme graduellement la chronique mondaine qu'elle rédige pour la revue en tribune des lecteurs, genre de forum de discussion avant la lettre. Cette innovation, révolutionnaire pour l'époque, semble même inquiéter Chartrand. « À chaque mois, ce sont des querelles épouvantables entre mon directeur et moi », confie-t-elle dans le numéro de mars 1896; « lui, veut rogner, retrancher; moi, je réclame que mes correspondantes aient leur place, et ça n'en finit plus. » Quelques années plus tard, elle créera sa propre revue, *Le Journal de Françoise*, auquel Chartrand contribuera.

Afin de fidéliser le lectorat, la mode est au feuilleton. Chartrand arrête son choix sur Joseph Marmette, le romancier québécois le plus prolifique du XIX^e siècle, mais dont la production avait ralenti depuis plusieurs années comme tant d'autres de ses contemporains qui abandonnaient après quelques essais. Marmette signe donc un contrat avec Chartrand. Pour la somme généreuse de 300 \$, il produira ce qui s'avérera être un roman autobiographique : *A travers la vie*. Comble de malchance, Marmette meurt après la cinquième livraison. En catastrophe, Louis Fréchette rédige un épilogue à partir des fragments inachevés du romancier.

Suivant la révolution visuelle engagée depuis une dizaine d'années dans les revues américaines, *La Revue nationale* est fortement illustrée par des

dessins et des photos. Dans les quotidiens québécois, la photographie ne fera son apparition que quelques années plus tard, débutant dans *Le Soleil* en 1898. Quant aux illustrations, le dessinateur principal engagé par Chartrand est Raoul Barré, alors âgé de 21 ans, qui deviendra par la suite un des pionniers de la bande dessinée et du dessin animé.

Les élites de l'époque ne voient pas d'un très bon œil l'arrivée d'un périodique moderne et indépendant. Chartrand croyait sans doute qu'en évitant les textes polémiques, il ne se ferait pas trop d'ennemis. Mais la guerre est déjà déclenchée. Son principal compétiteur, *La Revue canadienne*, de facture moins luxueuse, baisse par deux fois son prix d'abonnement. Le clergé déconseille en chaire la lecture de *La Revue nationale*. Être neutre sur les questions religieuses, c'était, sans le vouloir, prendre une position radicale.

Voyant de sombres nuages se profiler autour de lui, Chartrand aurait-il tenté, en dernière instance, d'amadouer le clergé? L'antépénultième livraison de *La Revue nationale* présente à son sommaire trois textes dont le thème principal est de profession catholique, alors que les onze numéros précédents n'en contenaient aucun, si l'on fait exception d'une poésie de Fréchette dans le tout premier numéro. Que ce soit là un pur hasard ou un effort planifié, c'était trop peu, trop tard. Les abonnés ne renouvellent pas. Plutôt que de connaître la croissance, Chartrand constate la catastrophe. Son lectorat est en chute libre.

Après quatorze livraisons mensuelles totalisant 1 484 pages, Chartrand met fin à l'aventure de *La Revue nationale*. Ayant coupé ses ponts avec la France, il doit maintenant se trouver un emploi au Québec. Pendant plus d'un an, ses recherches n'aboutissent pas. Il a beau avoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur de France ainsi qu'un diplôme d'honneur de la Société royale du Canada, être gradué de l'école militaire de Saint-Maixent et avoir enseigné à celle de Saint-Hippolyte-du-Fort, être publié en français et en anglais, connaître plusieurs autres langues, avoir été comptable et posséder de nombreuses autres expertises, personne ne semble avoir besoin de tels talents. Jusqu'à ce que la providence se manifeste sous la forme du Royal Military College en Ontario, qui lui offre un poste d'enseignant en 1897.

EXIL ONTARIEN

Sa femme Ernestine et ses enfants Paule et Gaston à sa suite, Chartrand déménage ses pénates à Kingston. Pendant cinq ans, il n'écrit plus. L'échec de *La Revue nationale* fut cuisant. Ironiquement, il avait lui-même constaté ce syndrome chez ses compatriotes, quelques années plus tôt : « Je m'étonne toujours un peu du silence de nos hommes de lettres qui débutent comme météores et s'éteignent ensuite en laissant un souvenir qui les fait regretter. Il y a pourtant beaucoup d'encre et de papier au Canada. » Pour un esprit

passionné et impulsif comme celui de Chartrand, cinq ans, c'est long. Mais ce diable d'homme va se relever à nouveau.

À partir de 1901 et pendant les quatre années qui suivront, les articles de Chartrand vont déferler par centaines dans la presse canadienne : *La Patrie*, *La Presse*, *Le Pionnier*, *Le Soleil*, *Le Canada*, *Montreal Daily Star*, *Ottawa Free Press*, *Daily British Whig*, *News and Times*, aucun éditeur n'est à l'abri de ses bombardements. En ancien militaire, il pratique maintenant l'écriture comme si c'était une guerre d'escarmouches. Tel journal cesse de publier ses billets? N'importe, il en trouve un autre.

Voici qu'en fin de parcours, c'est un nouveau Chartrand qui s'exprime. Fort de l'expérience de la vie, n'ayant plus rien à perdre, il va droit au but. Qu'il parle de ses états d'âme ou qu'il énonce des opinions sur les questions sociales, il ne cherche plus à adoucir ses propos avec des touches humoristiques. Il fustige les Canadiens français d'avoir refusé l'offre de 150 000 \$ d'Andrew Carnegie pour fonder une bibliothèque publique à Montréal. Il dénonce avec vigueur « les mêmes raisons évasives, les mêmes prétextes, les mêmes puérides hésitations » qui ont également enterré le projet d'un hôpital municipal. Lorsque le référendum sur la prohibition de l'alcool se prépare, il trouve mille et une raisons pour démontrer que ce projet de pureté sociale est voué à l'échec. S'érigeant en petit Voltaire expatrié du Québec, il rédige des tirades en faveur de la tolérance, de l'éducation et de l'ouverture au monde.

En somme, la passion de Chartrand est encore vivante et se manifeste en tant que révolte : le refus d'être né pour un petit pain. Jusqu'à la fin, il ne trahira pas ses idéaux et restera un batailleur, un insoumis.

Mais lorsqu'il parle de lui-même, on sent son désespoir qui gronde. « Oh! les dimanches d'Ontario! », s'exclame-t-il. « C'est affreux! C'est l'étreinte suffocante, l'ennui noir de la nostalgie écrasante qui étouffe l'âme et le cœur. C'est à faire pleurer! » Il semble croire maintenant que sa vie est un échec. « Et ensuite, à quoi cela sert-il? Est-ce bien utile de venir dire chaque jour quelque chose au public? Est-ce que je fais ainsi du bien? Incertitude cruelle qui souvent m'étreint, me déconcerte, me donne l'irrésistible envie de briser ma plume, de brûler mes papiers et de tout jeter dans la rue. »

Chartrand le passionné, déçu par la vie, se métamorphose parfois en visionnaire. En 1902, il entrevoit dans *La Patrie* l'avenir de Montréal. S'improvisant ingénieur, il jette des ponts, réorganise la circulation, enterre les fils électriques et fait disparaître « les affreux trolleys » pour les remplacer par un système de transport consistant en « voies ferrées souterraines ». Puis, s'imaginant échevin, il propose ceci : « Ce n'est pas seulement la banlieue qu'il faut annexer en ce moment, c'est l'île tout entière qui dès maintenant devrait former une seule cité, divisée en arrondissements



Photo de Robertine Barry parue dans *La Revue nationale*, février 1895 (également reprise dans le numéro de janvier 1896).

comme à Paris. » L'inévitable développement urbain ne pouvait que rendre un tel projet de plus en plus ardu, d'où l'urgence exprimée : « dès maintenant ». On a pu constater les conséquences d'avoir trop attendu, 100 ans plus tard.

Ayant perdu espoir dans le présent, Chartrand mise sur l'avenir : « Dans 100 ans, mes arrière-petits-enfants liront mes écrits que je leur laisse comme unique héritage. Peut-être diront-ils que j'ai eu raison? » Mais Chartrand n'aura aucun arrière-petit-enfant puisque sa lignée s'éteint après la deuxième génération. Son héritage n'appartient plus qu'à ceux qui cherchent à découvrir les secrets enfouis dans le passé. Si l'on peut comprendre par quel déploiement de forces capricieuses des œuvres entières peuvent plonger dans l'obscurité, cela peut servir à mieux éclairer les origines de notre condition sociale et humaine. ♦

■
Cosette Marcoux (1916-2007) a travaillé au Jardin botanique de Montréal et à l'Université d'Ottawa. Sa thèse de maîtrise en littérature française, publiée en 1975, dressait la biographie et la bibliographie de Joseph-Damase Chartrand.

■
Jacques Boivin est auteur de bandes dessinées. En collaboration avec Cosette Marcoux, sa mère, il a préparé l'autobiographie posthume de Chartrand, *Seul responsable de mes dires*, parue aux Éditions Varia, en 2003.